

PHILIPPE LALOY

INTERVIEW PAR
MANUEL HERMIA
BRUXELLES, JUIN 2014



© NOUVEAU CD **Kind of Pink** (Home records – 2013)

> <http://philippelaloy.com/>

NOM Laloy
PRÉNOM Philippe
NAISSANCE 1969
INSTRUMENT Flûtes, saxophones alto et soprano

FORMATION Académie de Waterloo, Conservatoire de Bruxelles, Université de Lethbridge (Canada)

PROJETS ACTUELS Kind of Pink, Tricycle, Tangram, Zefiro Torna, Karim Baggili sextet

A JOUÉ ET/OU ENREGISTRÉ E.A. AVEC
Tuur Florizoone, Vincent Noiret, Karim Baggili, Marie-Sophie Talbot, Frédéric Malempré, Emmanuel Baily, Arne van Dongen, Traces, Panta Rhei, Zefiro Torna, Maurane, Didier Laloy, Charles Loos, Steve Houben, Laurent Blondiau, Michel Massot, Gabriel Yacoub...

DISCOGRAPHIE SÉLECTIVE

En tant que leader ou co-leader :

Philippe Laloy "**Kind of Pink**" (Home records, 4446088, janvier 2013)

Tricycle "**Queskia?**" (Aventura Musica, mai 2011)

Tricycle "**King Size**" (Aventura Musica, 2006)

Tricycle "**Orange For Tea**" (Aventura Mus., 2005)

Traces "**Sigh Moon**" (Mognomusic, 2004)

En tant que participant :

Tangram "**Souffles**" (Mognomusic, sept. 2011)

Zefiro Torna, Ph. Laloy, V. Noiret "**Ô monde aveugle (Songs for the apocalypse)**" (Home records, 2010)

Karim Baggili Sextet "**Lea and Kash**"

(Home records, 2010)

Zefiro Torna, Traces & Amorrroma

"**Les Tisserands**" (Home records, 2006)

Karim Baggili Quartet "**Cuatro con Cuatro**"

(Home records, décembre 2005)

Didier Laloy "[P6-Z]" (Wild Boar Music, 2006)

Maurane "**J't'ai pas tout dit**" (1998)

Tangram "**Ring Ouest**" (Label Travers, 1997)

Discographie complète sur philippelaloy.com

Bonjour Philippe. "Aux frontières du jazz et des autres musiques", c'est la première définition qui vient à l'esprit pour décrire ton univers musical ?

Oui, en effet. Cet univers s'est construit assez naturellement sans qu'il y ait eu une véritable réflexion de ma part. Au départ, j'ai eu la chance d'étudier la musique classique et puis, adolescent, j'ai écouté énormément de pop, de rock et de musique classique. Très peu de jazz finalement ! Je m'y suis intéressé par après parce que j'avais envie de développer mon jeu à la flûte et au saxophone. Cela m'a semblé être la musique la plus appropriée pour pouvoir évoluer. C'est une musique magnifique qui permet une grande expression et improvisation. Cependant, mon parcours fait que je ne me suis jamais senti complètement musicien de jazz. Et pourquoi pas, finalement... J'ai rapidement intégré et développé des projets en bordure ou en dehors du jazz. Par contre, l'improvisation est restée une constante. Quand des musiciens me demandent de jouer dans leur groupe, c'est notamment pour cet aspect d'improvisation dans d'autres formes musicales que le jazz. J'ai toujours adoré improviser sur des morceaux plus classiques ou des mélodies traditionnelles. On croit que c'est facile, mais ce n'est pas toujours évident. Donc oui, je me retrouve assez bien dans ta définition, mais aussi avec parfois l'envie d'aller vers un jazz plus ancré. Mais bon, dans le milieu on est parfois rapidement étiqueté. On sait que c'est plutôt ce genre de projets que je fais, alors qu'en fait je suis ouvert à des tonnes de choses.

Je suis ouvert à des tonnes de choses.

Mais c'est vrai que tu t'es trouvé une identité et un son dans ce champ musical entre les musiques folk, classique, pop et jazz.

Oui, c'est ce dont je m'inspire, probablement inconsciemment d'ailleurs. En tout cas, je pense que je reste avant tout un improvisateur mélodiste. Je me rapproche fort de cette idée de la composition via l'improvisation. J'aime essayer qu'une improvisation soit intégrée dans un morceau de musique. Je ne me suis jamais senti très proche du canevas : thème, longue improvisation et retour au thème. Cela dit, c'est une belle tradition dans le jazz et il y a des musiciens qui font ça formidablement bien, mais ce n'est pas ce que je développe. Je préfère essayer d'intégrer l'improvisation au morceau, qu'elle s'y glisse sans que l'on s'en rende compte. C'est d'ailleurs ce qui ressort souvent des réactions que j'ai des spectateurs lors des concerts.

Quels sont les projets qui ont le plus marqué ton parcours ?

Ma rencontre avec Marie-Sophie Talbot a été assez déterminante dans mon parcours musical. Avec le groupe Tangram, j'ai découvert la force du trio, sa spécificité. C'est tout à fait unique. J'ai énormément évolué avec le projet Tricycle aux côtés de Tuur Florizoone et Vincent Noiret. En 14 années de collaboration, nous avons donné de nombreux concerts à l'étranger et en Belgique et enregistré 3 CD's. Un quatrième CD est en préparation. Ce groupe est un bel exemple de ce que j'aime dans la musique : une fidélité dans la durée et une envie de proposer quelque chose qui va au-delà du projet ponctuel. C'est assez agréable de pouvoir développer

un projet sur la longueur. La musique de Tricycle est aussi un peu inclassable. On joue d'ailleurs tous les trois dans des projets inclassables. La musique écrite par Tuur, que je trouve magnifique, est très proche de mon mode d'expression. Ce sont des compositions aux formes peu conventionnelles. Les parties s'enchaînent parfois de manière surprenante et les improvisations s'intègrent entre les parties écrites. J'adore ça. J'ai aussi beaucoup évolué aux côtés de Karim Baggili. J'ai eu la chance de jouer avec lui et Vincent Noiret dans un premier projet personnel qui s'appelait "Traces". Personne ne connaissait Karim à ce moment-là, il venait de commencer l'oud mais c'était déjà un très bon guitariste. C'était une musique entre le jazz et les musiques traditionnelles. Cela a bien fonctionné et c'était vraiment le son que je voulais à l'époque : le luth, la contrebasse et le sax, une musique la plus épurée possible. Nous avons aussi développé une collaboration avec un groupe de musique ancienne basé en Flandre appelé Zefiro Torna. On a beaucoup tourné avec ce projet-là aussi. Suite à "Traces", Karim m'a demandé de jouer dans son propre groupe. Karim a des influences sociologiques très fortes de Jordanie et d'ex-Yougoslavie. C'était un projet de musique du monde au sens strict. Sa musique est naturellement un mélange de plein d'influences. Il était très intéressé par l'apport du jazz et de l'improvisation que je pouvais amener à sa musique. Il y a aussi ma collaboration avec l'accordéoniste Didier Laloy qui a été assez déterminante sur les directions que j'ai prises. Je l'ai d'abord accompagné sur certains projets puis il m'a demandé de travailler sur

J'avais envie de rester moi-même

son groupe "Didier Invite's" avec toute une série d'invités. Cela m'a fait découvrir le milieu folk et traditionnel et d'autres salles et lieux de spectacles. J'ai aussi eu l'occasion de jouer dans Panta Rhei, en remplacement de Steve Houben. C'était un projet ancré dans les musiques traditionnelles mais avec de l'improvisation. C'était un très chouette challenge technique pour moi et la rencontre d'une "brochette" de musiciens vraiment extraordinaires. J'ai pris mon pied à jouer avec eux.

Quand Steve Houben a créé Panta Rhei, c'était, en Belgique, une première grande rencontre organisée entre le milieu du folk et celui du jazz. C'est quelque chose qui t'a marqué? Tu te reconnais dans cet héritage?

Oui, tout à fait. Je crois que le fait d'avoir eu Steve comme professeur au Conservatoire et de l'avoir observé à l'extérieur, avec beaucoup d'admiration, dans ses différents projets, jazz ou autres, a certainement eu une incidence sur la direction que j'ai prise. On se dirige parfois comme ça. On prend des courants sans trop savoir pourquoi. Cela nous convient et puis à un moment, on veut passer à autre chose. C'est un peu le cas, depuis 2-3 ans, j'ai envie de prendre de nouvelles directions.

Ce que tu as fait en montant ton nouveau projet "Kind of Pink" qui emmène ton jeu vers d'autres couleurs. D'après ce que j'ai lu, ce projet vient d'un amour d'enfance pour Pink Floyd...

Oui, même si c'est une musique qui n'est pas vraiment celle de ma génération. Sauf peut-être "The Wall" qui est sorti en 1979. J'avais

10 ans.

On était gamin, mais c'était quand même marquant. Il y avait toute cette imagerie autour de cet album, tout le monde était au courant...

Oui, en effet, j'ai dû découvrir Pink Floyd avec The Wall et puis j'ai fait un pas en arrière et j'ai découvert d'autres albums. Je l'ai fait en parallèle avec mon père qui les a découverts aussi à ce moment-là. Etant plus âgé, ce n'était pas non plus un groupe de sa génération, mais on s'est réuni autour de cette musique. Lui m'a fait découvrir les albums plus anciens. Il avait une belle écoute du détail. Il me faisait écouter les passages entre les morceaux. Je trouvais ça super beau. C'est une musique que j'ai toujours trouvée assez forte même si elle est très simple lorsqu'on l'analyse un petit peu. C'est d'ailleurs un débat intéressant de voir pourquoi une musique prend une dimension forte. Est-ce que c'est la complexité ? Ici, il me semble que c'est un mélange de textes forts et de belles réflexions sur la sonorité. J'adorais cette musique et cela me titillait de voir si cela pouvait fonctionner de manière instrumentale et quelles étaient les mélodies qui fonctionneraient ou pas. J'aime bien aussi l'idée de la reprise. Je trouve ça assez grisant de tirer autre chose d'une mélodie qui a priori peut paraître banale. Donc, ce projet était dans ma tête, et puis il se fait que mon père est décédé et cela a précipité la concrétisation de ce groupe avec lequel j'ai eu envie de lui rendre hommage. Ce disque, c'est donc aussi en quelque sorte une lettre à mon père. Je trouve ça assez agréable de se dire que l'on laisse

et qu'il y ait une certaine surprise.

une petite trace. Cela me permet à chaque concert d'être d'une certaine manière en contact avec lui. Au début, les concerts avaient une dimension, que je ne qualifierais pas de funèbre, mais tout de même, il y avait une certaine lourdeur. Maintenant le temps passe et le projet évolue et prend une autre dimension. C'est tant mieux, mais la présence de mon père est toujours là.

Comment t'es-tu approprié et comment as-tu voulu traiter cet univers musical ?

J'avais envie de rester moi-même en jouant cette musique et qu'il y ait une certaine surprise. Ce qui était évident, c'est qu'il fallait quitter les arrangements de départ. Avec mes complices Arne Van Dongen et Emmanuel Baily, les rares fois où on a voulu tenir compte de quelques petits arrangements d'origine, cela ne fonctionnait pas. Il fallait partir de rien, si ce n'est éventuellement d'une grille d'accords. Souvent on apprenait la mélodie et puis on jouait. J'ai aussi écrit pas mal d'arrangements que l'on a retransformés en répétition.

Un peu à la manière de certains compositeurs classiques qui se sont inspirés du folk, tu as conservé un petit matériau mélodique de base et retravaillé tout le reste ?

C'est un peu ça. Mais en ayant envie que ce matériau de base ne soit pas seulement un prétexte à exprimer notre musique. Il y a quand même l'envie que la mélodie de départ soit là et qu'elle ait du sens. Le plus beau compliment que j'ai eu c'est quand on m'a dit que l'on reconnaissait ma petite patte dans ce projet-là. Cela fait plaisir. Je n'avais pas envie de m'entendre dire qu'il

faut aborder la partie "psyché" de Pink Floyd alors qu'elle ne me correspond pas, en tout cas en ce moment. Mais peut-être que dans quelques années je ferai les premiers albums de Pink Floyd de l'époque Syd Barrett ! (rires). Il faut rester juste et c'est ce que l'on a essayé de faire ensemble.

En Belgique, le folk était finalement un peu notre musique du monde à nous, elle a tendance à disparaître parce que l'on grandit plutôt avec de la musique classique, de la pop... Ces racines folks et cette identité composée de pistes multiples, c'est quelque chose que tu as envie de faire passer au public ou au travers de l'enseignement ?

Peut-être, mais je ne suis pas sûr que ce soit dans le but de redonner une nouvelle identité. Ce que j'ai surtout envie de faire passer, c'est le goût pour l'ouverture et le décloisonnement. C'est l'idée que toutes les musiques ont quelque chose et que l'on peut les capter et les mélanger. C'est ce qui m'intéresse et ce que j'ai envie de donner comme goût aux futurs musiciens. Je dirais même musicien tout court, car je pense que l'on peut le devenir tout de suite ou du moins assez rapidement. C'est d'ailleurs peut-être ce que je reproche un peu dans l'éducation du jazz. Je pense que l'on forme des individus qui attendent peut-être trop avant de se dire qu'ils ont quelque chose à dire. Avec mes élèves, quelle que soit la situation musicale, une petite audition ou même un cours, j'essaie qu'ils s'impliquent tout de suite et se donnent à fond pour exprimer quelque chose. J'ai déjà participé au jury lors d'examens d'académies ou du conservatoire, et j'ai moi-même suivi des

Ce que j'ai surtout envie de faire passer, c'est le goût pour l'ouverture et le décloisonnement.

cours de piano en académie avec Nathalie Loriers pendant quelques années, et j'ai toujours été un petit peu attristé par ce côté scolaire au moment de l'audition. C'est plus un moment de restitution de ce l'on a appris qu'un moment musical. C'est important de travailler et d'apprendre, mais lorsque l'on propose quelque chose musicalement, il ne faut pas se dire : "C'est dans deux ans que je ferai vraiment de la musique". Et c'est pour ça qu'avec mes élèves je cherche tout de suite à développer des choses musicales. Pour revenir aux mélanges des influences, oui, je crois que cela incite les musiciens à s'ouvrir et à ouvrir leurs oreilles à d'autres musiques. Tout peut fonctionner si l'intention et l'intensité sont là.

Avec les flûtes et les saxophones, tu es un souffleur qui a une large palette sonore. Tu as commencé la musique directement avec ces deux instruments ?

Non, j'ai commencé avec la flûte traversière dans une Académie classique. D'abord avec un professeur avec qui cela ne passait pas du tout, et puis j'ai eu la chance deux ans plus tard de tomber sur une perle rare, Pierre Coulon, qui m'a vraiment donné le goût. Ensuite, j'ai commencé le saxophone alto vers 16-17 ans. Dans un premier temps, j'ai suivi quelques cours, mais je l'ai appris principalement en autodidacte. Tu es d'ailleurs bien placé pour savoir que ces deux instruments sont techniquement assez proches. Depuis quelques années, je redécouvre la flûte basse avec un grand plaisir. C'est étonnamment le même instrument et le même positionnement des doigts mais le tuyau étant de taille double, le souf-

fle est très différent. La sensation dans le corps est incroyable et le son est vraiment aussi très agréable. En concert, je me dis souvent : "Ah ! Un morceau à la flûte basse!". Le saxophone soprano est arrivé aussi un peu plus tard et je l'ai beaucoup utilisé dans Tricycle et d'autres projets. Dans "Kind of Pink", je reviens à l'alto.

Comment vis-tu cette multi-instrumentalité ? Comme un peintre et sa palette de couleurs ?

Comme un besoin d'exprimer physiquement la musique de différentes manières. Le piano en est une autre. Je ne suis pas un technicien du piano, mais la sensation que j'ai à en jouer est vraiment différente. Cela fait un bien fou. Il y a donc ce plaisir personnel qui est nécessaire. Régulièrement je me suis dit : "Je laisse tomber l'alto. C'est fini. Je me concentre sur le soprano". Mais finalement, j'y reviens quand même, parce qu'il y a une sorte d'appel de sonorités différentes. J'ai essayé le ténor, mais je ne sais pour quelle raison cela ne me convient pas. Quant au baryton cela me convient un peu mieux, mais je n'ai pas creusé. Ces différentes sonorités, c'est aussi chouette en tant qu'auditeur. Cela fait du bien et je trouve que cela apporte plus de richesses. C'est aussi une manière de diffuser la musique un petit peu différemment.

Merci à toi Philippe, et bonne tournée avec Kind of Pink !